

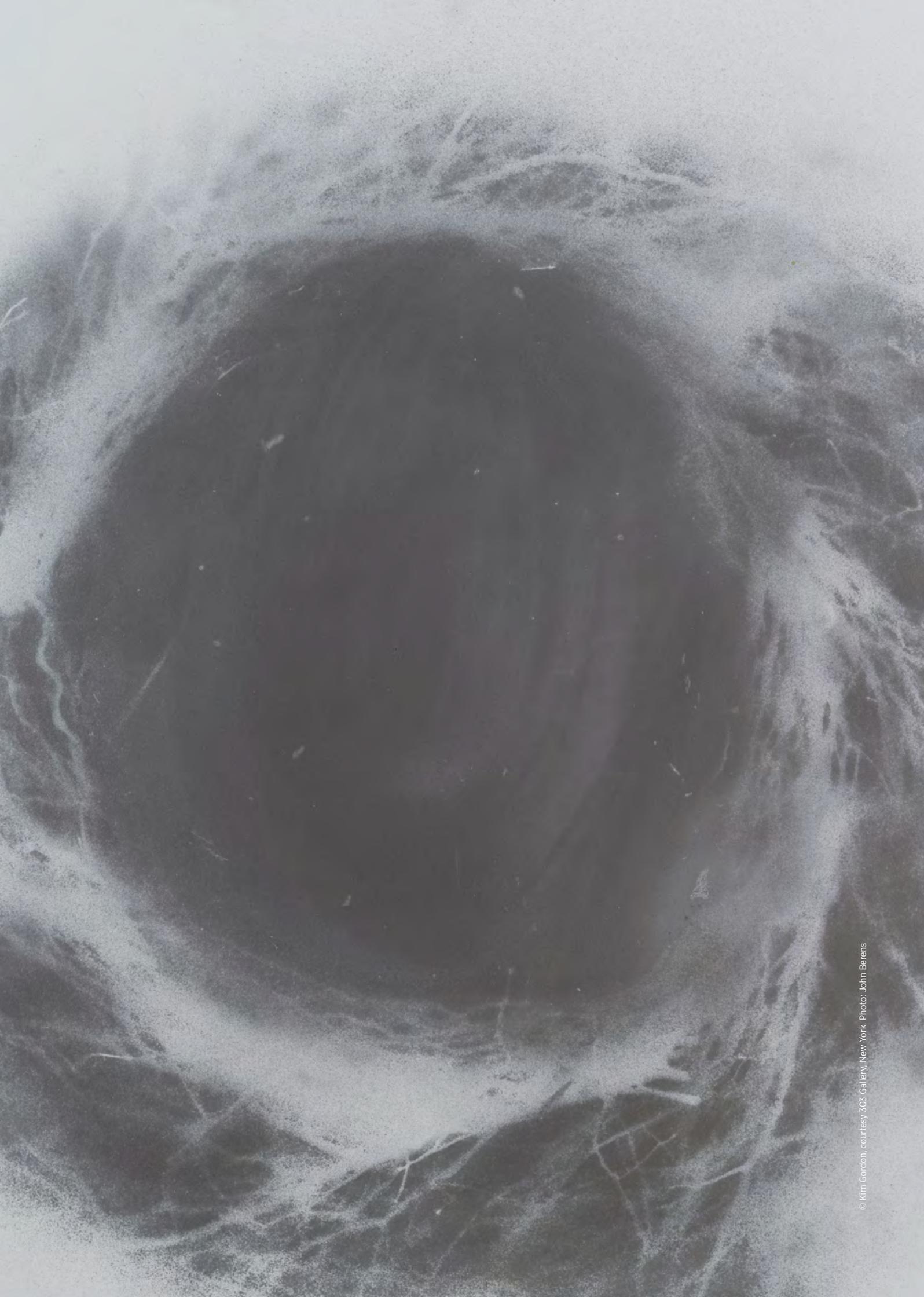
FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

5 sept 2020 – 7 fév 2021



DOSSIER DE PRESSE MEG STUART

Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Nora Fernezelyi - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13





MEG STUART

Cascade

Chorégraphie, **Meg Stuart** // Créée avec et interprétée par Pieter Ampe, Jessica Batut, Mor Demer, Davis Freeman, Márcio Kerber Canabarro, Renan Martins de Oliveira, Isabela Fernandes Santana // Scénographie, Philippe Quesne // Dramaturgie, Igor Dobricic // Musique, Brendan Dougherty // Costumes, Aino Laberenz

Production Damaged Goods (Bruxelles) // Avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès dans le cadre de son programme *New Settings* // Coproduction Ruhrtriennale (Bochum) ; Nanterre-Amandiers, centre dramatique national ; PACT Zollverein (Essen) ; HAU Hebbel am Ufer (Berlin) ; Théâtre Garonne - scène européenne (Toulouse) ; Arts Centre Vooruit (Gand) ; Festival d'Automne à Paris // Coréalisation Nanterre-Amandiers, centre dramatique national ; Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien de l'Adami



Chaque projet de la chorégraphe Meg Stuart et de sa compagnie Damaged Goods cherche à créer les conditions d'une expérience perceptive radicale. Après *Celestial Sorrow*, dérive imaginaire portée par des voix, *CASCADE* invente un territoire transitoire : entraîné dans une série d'effets domino, un collectif fragile cherche à résister à l'entropie qui gagne les corps et l'espace.

Des courses, des chutes qui se succèdent en cascade ; des enchaînements de corps qui perdent leurs repères et tentent de retrouver l'équilibre, de règles qui vacillent, de principes qui se transforment et s'interrompent... Pour cette création, réalisée en collaboration avec sept performeurs, Meg Stuart est partie d'un ensemble de forces physiques visant à syntoniser l'intensité circulant sur le plateau. À la manière d'une comète fonçant vers la réalité quotidienne, les repères se dérèglent progressivement : l'organisation spatiale et temporelle ne cesse de changer en cours d'action, obligeant le groupe de danseurs et de comédiens à s'adapter, à inventer des circuits alternatifs - d'autres modes de relation et de déplacement. Soumis à des conditions physiques changeantes - à la fatigue, à la répétition, au dépassement des limites -, ils tentent de synchroniser leurs rythmes, de fabriquer des îlots temporels à l'abri du chaos. Entre genèse et fin du monde, l'environnement créé par Philippe Quesne décuple la perception de cette zone au sens vacillant. Concert physique accompagné par les rythmes du musicien Brendan Dougherty, ou méditation sur le temps, *CASCADE* appuie sur la touche *reset*, et réinitialise les coordonnées d'une réalité instable - à la recherche d'autres modes d'interaction et d'organisation collective.

NANTERRE-AMANDIERS, CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

Ven. 13 au mer. 18 novembre

Mar. au ven. 18h, sam. 17h30, dim. 15h, relâche lundi

15 € à 30 € / Abonnement 10 € et 15 €

Durée estimée : 1h45

Tribune / Meg Stuart par Aude Lavigne

Lundi 16 novembre à l'issue de la représentation

Nanterre-Amandiers, centre dramatique national

Dates de tournée après le Festival d'Automne :

Concertgebouw Bruges - 12 déc. ; deSingel, Anvers - 27 et 28 janv. ; HAU Hebbel am Ufer, Berlin - 3 au 6 fév. ; Kaaitheater, Bruxelles - 11 au 13 fév. ; Vlaamse Opera, Gand - 2 et 3 avr. ; Théâtre Garonne, Toulouse - 16 au 18 juin

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha

01 53 45 17 13

Nanterre-Amandiers, Centre Dramatique National

MYRA : Yannick Dufour, Lucie Martin

01 40 33 79 13 | myra@myra.fr

ENTRETIEN

[Cet entretien a été réalisé fin mars 2020, alors que le processus de création de *Cascade* venait d'être interrompu par l'épidémie de Coronavirus. Les réflexions de Meg Stuart marquent donc une étape dans le travail en cours, susceptible d'évoluer par la suite]

Vous avez commencé à travailler sur une nouvelle création qui vient d'être interrompue par l'épidémie de coronavirus. Où en êtes-vous de vos recherches pour le moment ?

Meg Stuart : Le spectacle s'appelle *Cascade* : il y est question d'effet domino, d'entropie, de choses qui tombent, de corps qui chutent, se relèvent, recommencent... C'est assez en phase avec ce qui nous arrive.... Quel genre de danse peut-on faire en ce moment, en pleine épidémie ? De quelle forme d'art a-t-on besoin ? Il est intéressant d'essayer d'intégrer cette question au travail en cours, même si je n'ai aucune réponse pour le moment. La danse est un art de la proximité des corps, du contact, je ne me vois pas réaliser des pièces sur Skype...

Pour votre dernière pièce Celestial Sorrow, vous avez travaillé avec l'artiste indonésien Jompét Kuswidananto. Pour Cascade, vous allez travailler avec le scénographe et metteur en scène Philippe Quesne. Est-ce que des pistes sont déjà au travail du côté de l'espace ?

Meg Stuart : Pour le moment, je ne sais pas encore dans quel type d'espace nous allons travailler. Nous devons nous voir avec Philippe, mais tout a été reporté. Nous avons évoqué quelques idées, autour de la beauté toxique, de l'air, de la lumière, mais ça n'en est encore qu'aux prémisses. L'espace dans lequel nous allons nous mouvoir n'existe pas encore. Pour le moment, j'ai principalement travaillé sur le temps : sur des temporalités radicales, des suspensions, des écarts. Le ralentissement, la répétition. J'aimerais que la scène donne à percevoir le temps comme une matière, un tissu au sein duquel les interprètes effectuent des sauts quantiques. Le traitement de la question du temps ne se pose pas du tout dans un sens nostalgique – une réflexion sur la mémoire, le passé ou le futur, mais plutôt comme une question : « où sommes-nous maintenant, comment sommes-nous présents ? ». Au niveau de la composition, j'ai essayé de ne pas écrire de *story-board*, mais de me laisser porter par ce qui arrivait.

Vous venez de parler d'effet domino. S'agit-il d'un principe qui vous a servi à structurer le mouvement avec les danseurs ?

Meg Stuart : Oui, nous avons travaillé sur un ensemble de principes tournant autour de la chute et de la récupération : tomber, se relever, éprouver la gravité, essayer d'évoquer la sensation d'une anti-gravité... Un autre principe qui a servi à transformer ou à interrompre la mécanique de l'effet domino a été le *reset*. Comment interrompre et réinitialiser la machine ? Le groupe est composé d'interprètes assez hétérogènes - venant de la danse et du théâtre, ayant des corps, des âges, des énergies très différentes. Il se compose de sept interprètes, plus deux batteurs. Du coup, une part du travail a consisté à trouver des manières de se synchroniser et de se désynchroniser. Ce travail sur le rythme met en jeu une très grande intensité, qui implique de mettre les corps à l'épreuve d'un tempo insou-

tenable. Nous travaillons sur des jeux sans règles explicites, des jeux subissant des changements en cours de route. Nous avons cherché à mettre en place une dynamique qui nous permette de redéfinir en temps réel la manière d'interagir, de casser un système pour en produire un nouveau. Là encore, il s'agit de la manière dont un ensemble de corps se comportent et apprennent à se déplacer dans un environnement dont les règles ne sont jamais écrites.

La notion de « jeu » a été centrale dans nos échanges – des jeux d'enfants aux jeux de réalité virtuelle, en passant par le sport. Nous nous sommes demandé ce que pouvait être un jeu sans compétition : un jeu collaboratif, impliquant la coopération des différents membres du groupe. Avec quel type de règles jouons-nous ce jeu, est-ce que le jeu peut changer de règles en cours de route ? Comment est-ce que le jeu redéfinit également les notions de durée, de timing – à la fois pour ceux qui participent au jeu et pour ceux qui le regardent... En effet, il ne s'agit pas seulement de *représenter* un jeu, des individus en train de jouer, mais de « jouer le jeu » pour de vrai. La notion de jeu questionne le statut de la fiction, du temps, de la réalité. L'horizon est de créer une écologie, ou un écosystème qui se développe dans un espace, avec un groupe essayant d'inventer de nouvelles structures. Qu'est-ce que ça voudrait dire de recréer le monde ? Ou de créer un autre monde, dans une dynamique de création-destruction ? Qu'est-ce qu'on fait lorsqu'il n'y a plus rien, comment on se déplace, comment on se comporte dans le vide ? Ces derniers temps, j'ai essayé de repenser ce motif en m'inspirant des mythes dans les cultures indigènes – où la dialectique de création-destruction des structures qui soutiennent la réalité est essentielle.

Est-ce que ce travail sur le jeu implique un type de mise en condition physique particulier ?

Meg Stuart : Les répétitions ont été très intenses. D'ailleurs, nous avons travaillé avec un entraîneur professionnel de l'équipe américaine de football. Les répétitions et les entraînements se déroulaient quasiment comme pour des sportifs professionnels : entraînement à la résistance, à l'endurance. Bien sûr, les corps ne se meuvent pas du tout comme des sportifs surentraînés ! Ils forment une sorte d'étrange communauté qui se construit par la danse. J'espère que Philippe Quesne amènera, avec son univers visuel, une touche d'humour ou de légèreté.

Tous ces jeux tournent beaucoup autour du temps : qu'est-ce que le temps ? Peut-on imaginer un temps infini ? Qu'est-ce qu'on fait de son temps ? Tout cela se répercute dans la pièce sous une forme de tension très directe – sur le fil entre l'extase et l'horreur... le relâchement et la retenue. Comment tenir, comment tenir le coup, comment résister à la peur ? Tout cela, bien entendu, résonne fortement avec ce qui nous arrive actuellement...

Celestial Sorrow tournait déjà autour de la question du temps, de la tension entre continuité et rupture. Est-ce que Cascade implique le même type de rapport à la temporalité ?

Meg Stuart : Pour moi, *Celestial Sorrow* avait davantage à voir avec l'énonciation, les voix. Nous avons mené beaucoup de recherches autour du son et de la voix, du sens et du non-sens,

du rationnel et de l'irrationnel... des connections incongrues, des ruptures de compréhension...

En général, j'essaie de suivre ce que les corps m'indiquent, de faire confiance à ce qu'exprime la physicalité. Un peu comme lorsqu'il s'agit d'être dans le tempo, ou décalé par rapport au rythme ; pour manier ces décalage et cette synchronisation, il faut l'éprouver, tenter, recommencer, avant de commencer à faire des variations autour. Ma question porte sur la valeur de cette expérience collective : celle que font les interprètes, et celle que vont faire les spectateurs venant au théâtre. Qu'est-ce que cela nous permet de comprendre – et quel peut-être le sens de cette expérience collective, actuellement ?

Propos recueillis par Gilles Amalvi

BIOGRAPHIE

Née en 1965 à la Nouvelle-Orléans, **Meg Stuart** vit et travaille entre Berlin et Bruxelles. En 1983, elle intègre une formation de danse à l'Université de New York. Elle prolonge son travail de recherche au sein du « Movement Research » et s'implique activement dans la vie artistique de la scène chorégraphique new yorkaise.

Invitée à se produire au Festival Klapstuk à Louvain en 1991, elle crée sa première pièce longue-durée, *Disfigure Study*, qui marque le début de sa carrière en Europe. Le corps, dans *Disfigure Study*, est une entité physique vulnérable – un corps déconstruit, distordu, déplacé – mais qui résonne encore dans sa capacité à faire sens. Soucieuse de développer ses projets au sein d'une structure qui lui soit propre, Meg Stuart fonde sa compagnie Damage Goods à Bruxelles en 1994. De cette structure naîtra plus d'une trentaine de productions : des solos – *XXX for Arlene and Colleagues* (1995), *Soft Wear* (2000), *Hunter* (2014) – mais aussi des spectacles grand format – *Visitors Only* (2003), *Built to Last* (2012) et *UNTIL OUR HEARTS STOP* (2015). L'artiste développe également des projets vidéo, des installations et des créations in situ.

L'improvisation est un élément fondamental de la pratique de Meg Stuart. Elle initie plusieurs projets d'improvisation, notamment *Crash Landing* et *Auf den Tisch!*. En 2016, Meg Stuart investit le HAU Hebbel am Ufer à Berlin avec la performance *City Lights – a continuous gathering*, créé en collaboration avec un groupe exclusivement féminin d'artistes locales. S'associant à des artistes de différentes disciplines, Meg Stuart travaille à l'élaboration d'un nouveau langage qui se joue des frictions entre danse et théâtre. Au cours de sa carrière, elle collabore notamment avec les artistes plasticiens Gary Hill et Ann Hamilton, et les compositeurs Hahn Rowe et Brendan Dougherty. Ses résidences au Schauspielhaus Zurich (2000-2004) et à la Volksbühne Berlin (2005-2010) l'ouvrent à des collaborations

avec Stefan Pucher, Christoph Marthaler et Frank Castorf. Sa création, *Celestial Sorrow* (2018), est créée en collaboration avec l'artiste visuel indonésien Jompet Kuswidananto. En parallèle à son travail de chorégraphe, Meg Stuart dirige régulièrement des master-classes et ateliers au sein d'écoles de danse, de festival et d'institutions culturelles. Dans l'ouvrage *Are we here yet?* (deuxième édition, 2013), elle interroge sa pratique en dialogue avec son éditeur Jeroen Peeters et décrit les exercices, tâches et récits auxquels elle a recouru au sein de son processus de création et lors des ateliers qu'elle donne. Ses créations tournent dans les réseaux du circuit théâtral international et sont également présentées à la Documenta X à Kassel (1997), à la Manifesta7 à Bolzano (2008) et au PERFORMA09 de New York. En 2008, Meg Stuart reçoit un Bessie Award (New York) pour l'ensemble de son œuvre, ainsi que le prix de la Culture Flamande dans la catégorie arts de la scène. L'Académie des Arts (Berlin) lui décerne le Prix Konrad-Wolf en 2012. Elle est baptisée « chorégraphe de l'année » par la revue *Tanz Magazine* en 2014 et reçoit la même année, le Grand Prix de la Danse de Montréal. En 2018, à la Biennale de Venise, elle est récompensée du Lion d'Or pour l'ensemble de sa carrière dans la catégorie danse. Meg Stuart/Damaged Goods poursuit une collaboration de longue date avec le Kaaitheater à Brussels et le HAU Hebbel am Ufer à Berlin.

www.damagedgoods.be

Meg Stuart au Festival d'Automne à Paris :

- | | |
|------|--|
| 2000 | <i>Highway 101</i> (Centre Pompidou) |
| 2002 | <i>Disfigure Study</i> (Théâtre de la Bastille) |
| 2007 | <i>Blessed</i> (Théâtre de la Bastille) |
| 2011 | <i>the fault lines</i> (Ménagerie de Verre)
<i>VIOLET</i> (Centre Pompidou) |
| 2017 | <i>Shown and Told</i> , avec Tim Etchells (Centre Pompidou) |



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
festival-automne.com

Visuel de couverture :

Sammy Baloji, *Ekibondo Court revisited*

Photomontage de l'installation (fresque) pour l'exposition *Congo Art Works*, Palais des Beaux-Arts (BOZAR), Bruxelles, 7 octobre 2016 – 22 janvier 2017 en collaboration avec l'Africa Museum.

Design et production : Orfée Grandhomme & Ismaël Bennani pour Sammy Baloji / Twenty Nine Studio